Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 22 (1954)
Heft: 10

Artikel: Souvenir d'Indochine
Autor: C.R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570433

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Souvenirs d'Indochine

par C. R.

Neuf heures du soir. Les rues grouillent d'une foule dense, insouciante apparemment. Et les cyclo-pousses se fraient avec peine un chemin. A noter d'ailleurs que ceux qui chassent le client musardent, embouteillant tout, zigzaguant dans les rues, le sourire aux lèvres, la chemise débraillée, l'oeil vif sous un vieux chapeau.

— Bonsoir, mon cap'taine!

Le cap'taine c'est moi — mon short kaki et la chemise de même couleur me font prendre pour quelque officier distingué et soucieux de passer inaperçu! Comme si c'était facile! Le télégraphe fonctionne en Asie; et vous voilà reconnu, repéré, étiqueté dès le dixième jour de votre séjour. Les cyclos savent tout — où vous habitez, où vous travaillez, (souvent) l'endroit où vous dînez, et comment vous passez vos nuits.

J'ai délaissé le quartier commerçant où les Chinois proposent leur marchandise, bric à brac énorme. Malheur à vous si vous ne marchandez pas! Dites-vous bien que le prix offert doit être obligatoirement diminué de moitié après de longues palabres où vous devez faire état de votre famille, de l'avantage que le commerçant retirera de votre clientèle éventuelle. Ne soyez pas pressés en faisant vos achats. Ayez toujours le sourire aux lèvres. En partant, remerciez votre fournisseur de ne pas vous avoir trop volé. (Il le fait toujours un peu.) Sans être dupe, ne le montrez jamais. Un Asiatique ne souffre pas d'être traité de malhonnête (même s'il l'est).

Je roule maintenant lentement dans un cyclo. Les rues sont ombragées, relativement calmes.

— C'est vouloir promener, cap'taine?

Ici grave écueil. Si vous dites oui, vous avouez implicitement votre désir d'avoir une aventure, sur quoi votre cyclo aura un pourcentage.

— Oui, c'est vouloir promener. Après, c'est rentrer maison.

Me voilà engagé. Attendons la suite. Elle vient vite. Et j'en connais d'avance tous les détours.

— C'est moi connaître jolie mademoiselle . . .

Aucun résultat.

— Femme annamite beaucoup, beaucoup jolie . . .

— Propre, c'est pas malade avec, cap'taine . . . .

Aucun résultat.

La femme chinoise, la femme européenne (mais oui) que l'on m'offre après n'ont pas plus de succès. Notez, je vous prie, l'ordre croissant des valeurs. Les prix suivaient naturellement cette courbe ascendante.

Un long silence. L'air chaud, sans une miette de vent caresse longuement le visage du promeneur. Là-haut une pagode dans les arbres est faiblement éclairée. Un Bouddah hiératique veille sur le chemin qui y conduit. C'est le centre de la ville, le Phnom, bien équivoque le soir. Les allées serpentent autour de cette butte. Des silhouettes s'y devinent, paresseuses. Le plaisir a toujours ce visage en Extrême-Orient. L'oeil mali-

cieux, l'attitude alanguie, le rêve . . . L'égoisme des mâles est une loi: les femmes de ce pays en savent quelque chose, et les garçons qui le dispensent aussi.

— C'est déjà content aujourd'hui?

La question a un sens très précis. Répondez oui, cela vous permettra de vous montrer plus exigeant.

— Moi, c'est déjà content. C'est beaucoup fatigué.

La voix du cyclo chuchote:

— C'est beaucoup fatigué? C'est chercher petit Zirond?

Nous y voilà!

Mais, je ne me fierai pas au cyclo pour chercher.

J'ai connu Ohy dans un bal cambodgien où l'on danse le Lang'ton, cette curieuse danse très lente, en file indienne, où le buste seul garde le rythme; les mains se tordant caressent à distance votre compagne, le visage est clos. J'ai vu un soir deux matelots en blanc le danser tous deux, à la blague, mais peu à peu pris au jeu, un collier de jasmin au cou, dans l'atmosphère lourde d'une nuit chaude.

Ohy sait se faire souple dans mes bras. Il est petit, la lèvre charnue, musclé, le cheveu frisé, une paupière de poupée. Je le sais sensuel, mais une dignité élémentaire l'empêche de me l'exprimer autrement que par un petit soupir affaibli. Sa tête nichée au creux de mon épaule, ce petit être racé et féminin m'est tout proche — et pourtant si loin.

Ma condition d'Européen lui est probablement aussi hermétique que la sienne l'est à moi. Nu sous la moustiquaire, il se lève à la façon d'un chat, se détend en souplesse. Il connaît toute la gamme du plaisir et l'exerce avec tant de discrétion que c'est moi qui me sens rudimentaire et peu civilisé. Il sait bien qu'il n'habitera pas avec moi, que je ne l'emmènerai pas en France, que tout nous sépare, hors son plaisir et le mien. Je me reprends à penser aux Azyadé et aux dames Chrysanthème de Loti. En apparence seulement les choses changent ici.

Dûment douchés, délicieusement las, nous reposons maintenant. Dans un instant, il va s'éclipser, rentrer dormir sur sa natte, le petit traversin de cuir si dur sous sa nuque.

De l'appartement d'en-dessous, une odeur de réglisse chaude monte, entêtante. On fume.

Je sais une maison calme, au milieu des bananiers, en plein quartier indigène où l'on trouve femme et drogue. La plus splendide indifférence règne, chacun étant seulement attentif à son propre détachement, à la fuite de soi. Allongés côte à côte autour de la lampe où grésille la petite boule fatidique, on vient déposer là son fardeau de nostalgie, son trop plein de mal du pays.

A seize kilomètres d'ici, une embuscade a été tendue par les Viets. Morts et blessés. L'hôpital s'affère, les chirurgiens ont des blouses maculées de boucher. Il est maintenant minuit. Pas d'éclatement de grenades ce soir — on peut dormir tranquille.

Un spahi basané que je connais patrouille sur le grand fleuve paresseux à bord de sa vedette. Un petit marin court et rablé veille à l'appontement. Les nasillements de la musique chinoise ont cessé. Phnom Penh s'endort.